

DEIXIS *AD OCULOS* ET DEIXIS À L'IMAGINAIRE DANS LES INTERACTIONS MÉDIATISÉES PAR ORDINATEUR EN MALGACHE

Maud VERDIER¹
EHESS, Paris

RÉSUMÉ

Nous examinons la distinction établie par Bühler entre deixis ad oculos et deixis à l'imaginaire à partir de l'étude des propriétés du champ perceptif des conversations médiatisées par ordinateur, qui n'est que partiellement partagé par les interlocuteurs. Prenant appui sur l'observation des pratiques du chat des locuteurs, nous montrons que la complexité du système locatif malgache permet de mieux caractériser l'orientation des locuteurs dans l'espace perceptif partagé.

ABSTRACT

This article comes to terms with the distinction made by Bühler between deixis ad oculos and deixis am phantasma. It is based on the study of conversations mediated by computers which are of very peculiar nature as the perceptive field is partially shared by the participants. Based on a study of the locatives in malagasy used in Instant Messaging, we argue that the complexity of the locative system in malagasy leads us to define the orientation of the interlocutors inside the perceptive frame they share.

Bühler a élaboré la notion de deixis en proposant une distinction entre deixis *ad oculos* et deixis à l'imaginaire. La deixis *ad oculos* permet de rendre compte de phénomènes indexicaux appartenant au champ perceptif commun partagé par les interlocuteurs. Mais qu'en est-il pour des situations telles que les conversations médiatisées par ordinateur qui se caractérisent

¹ Docteure en anthropologie linguistique, chercheure associée au LIAS/Institut Marcel-Mauss (EHESS/CNRS, UMR 8178).

Nous remercions M. de Fornel pour ses commentaires critiques ainsi que J. Friedrich pour sa relecture et ses conseils.

par des modalités de co-présence où l'espace perceptif n'est que partiellement partagé par les interlocuteurs ? Nous traitons cette question à partir de l'étude des phénomènes de localisation en malgache par des usagers de *chat* magachophones.

Après avoir rappelé dans un premier temps la distinction que fait Bühler des deixis *ad oculos* et à l'imaginaire, nous caractérisons la situation de *chat* en précisant la dimension de la perception dans laquelle se trouvent les participants. Dans un deuxième temps, nous exposons le système des locatifs malgaches en nous appuyant sur les traits morphologiques que l'on peut dégager d'un tel système. Nous étudions ensuite plus particulièrement la manière dont les usagers de *chat* magachophones effectuent divers types de localisation lors de leurs conversations, par rapport à un espace futur, imaginé (deixis à l'imaginaire), ou par rapport à l'espace de la conversation *chat* même (deixis *ad oculos*). Cela nous oblige à reformuler la thèse de Bühler qui ne prend tout son sens qu'une fois caractérisés précisément les éléments situationnels, tels que l'orientation des locuteurs dans l'espace perceptif.

Cette étude s'inscrit dans le cadre théorique de l'anthropologie linguistique américaine (Silverstein, 1976, 2004, Hanks, 1993, 1996, 2005)². Le traitement interactionnel y est central tout en donnant néanmoins une place importante à la dimension anthropologique des interactions médiatisées par ordinateur. Partant des pratiques que nous étudions ethnographiquement, nous considérons que les situations de *chat* sont de nature indexicale, c'est-à-dire toujours localisées dans l'espace et le temps³. Nous traitons cette question à partir d'un corpus d'interactions *chat* constitué d'enregistrements vidéos que nous avons recueillis dans la ville de Tananarive, capitale de Madagascar, et que nous traitons selon les méthodes mises en place par l'analyse de conversation d'inspiration ethnométhodologique (Sacks, 1992, Sacks, Schegloff et Jefferson, 1974, Fornel, 2001).

² L'anthropologie linguistique, de F. Boas, E. Sapir et B.L. Whorf à l'origine, à M. Silverstein et W.F. Hanks aujourd'hui, ainsi qu'à K. Woolard, P. Kroskrity et B. Schieffelin, s'ancre dans la tradition anthropologique, en particulier américaine, et plus particulièrement l'anthropologie culturelle. L'anthropologie linguistique se donne comme objet d'étude l'analyse de la langue au sein du contexte anthropologique. Son programme de recherche concerne l'étude du rapport langue-culture, au travers de la notion d'indexicalité, avec la dimension idéologique inhérente à tout phénomène langagier. Le terme culture doit être entendu dans un tel domaine comme un ensemble de savoirs et de pratiques ethnographiquement situés.

³ Notre approche des interactions médiatisées par ordinateur est à cet égard inédite puisque les études qui prennent un tel objet s'intéressent généralement à la trace écrite. En outre, dans notre perspective, l'ancrage dans l'espace est inséparable de la dimension temporelle. Nous laissons ces remarques de côté pour nous focaliser ici sur la dimension spatiale. (Pour des développements sur les questions soulevées dans cet article, voir notre thèse de doctorat, Verdier M. (2010).)

1. LA DISTINCTION DE BÜHLER ENTRE DEIXIS *AD OCULOS* ET DEIXIS À L'IMAGINAIRE

Pour établir son modèle de la deixis, Bühler prend en compte *le système de coordonnées de l'orientation subjective* et établit un lien étroit entre la deixis de première personne et la deixis de position⁴. Il s'intéresse aux positions des interlocuteurs dans le processus de communication, c'est-à-dire à ce qu'il appelle « l'orientation subjective » :

« (...) c'est le système de coordonnées de l'« orientation subjective » dans lequel les partenaires de communication sont pris et restent pris. Chacun se comporte avec l'orientation idoine dans son propre système et comprend le comportement de l'autre. » (Bühler, 1934/2009, 205)

Pour assurer leur tâche de manière complète et précise, les termes déictiques « ont besoin des éléments perceptifs d'une situation donnée de parole » (Bühler, 1934/2009, 224). Or, dans le cas particulier étudié ici de la situation d'interaction médiatisée, pour comprendre les modalités du système déictique utilisé, il est nécessaire de caractériser la situation de parole, ce qui inclut la dimension de la perception dans laquelle se trouvent les participants. La compréhension de l'orientation subjective est particulièrement pertinente pour une approche du système de localisation *tel que l'utilisent les locuteurs en situation, ce qui inclut en même temps l'orientation de son propre système et de celui de l'autre*. Il s'agit de comprendre *comment les interactants s'orientent dans leur espace perceptif*. C'est la prise en compte de l'interlocuteur dans son système d'orientation – son inclusion ou son exclusion dans l'espace auquel on se réfère, au sein de ce que l'on conceptualise comme cadre de la conversation (*espace d'interlocution*) – qui conditionne l'utilisation de tel ou tel locatif.

Nous résumons la tripartition des différents modes de deixis opérée par Bühler de la manière suivante :

⁴ Notons la remarque de Bühler sur le lien entre perception et termes déictiques : « Quiconque est à l'état de veille et « présent à soi » se trouve orienté dans une situation de perception donnée qui lui est propre, et cela signifie en premier lieu que toutes les données sensibles qui affluent à lui s'inscrivent dans un ordre, un système de coordonnées, dont l'origine (le point de départ du système de coordonnées) est ce à quoi réfèrent les termes déictiques *ici, maintenant, je* » (Bühler, 1934/2009, 232).

<i>Deixis ad oculos</i>	deixis renvoyant à des lieux situés dans l'espace (ordre et positions dans l'espace)
<i>Deixis anaphorique</i>	deixis renvoyant à des lieux situés dans la structure du discours (ordre dans le déroulement du discours et des lieux dans ce dernier ou des fragments de discours, auxquels on renvoie afin d'atteindre ce que l'on veut dire)
<i>Deixis à l'imaginaire</i>	deixis renvoyant non pas à un objet dans le champ perceptif commun, mais à un objet purement mental, ou quelque chose sur un objet purement mental

Tableau 1. – Deixis *ad oculos*, anaphorique et à l'imaginaire (d'après Bühler 1934/2009)

Dans le cadre de cet article, nous ignorons le problème que soulève la deixis anaphorique. Nous étudions les première et troisième dimensions décrites par Bühler. La deixis *ad oculos* est « la (dé)monstration qui *atteint les yeux*, c'est-à-dire qui fait appel à l'«évidence» » (Bühler, 1934/2009, 176, note 1). La deixis à l'imaginaire quant à elle vise un objet qui est présent, non pas dans le champ perceptif commun partagé par les interlocuteurs comme dans la deixis *ad oculos*, mais dans un domaine imaginaire⁵. Comme le rappelle Dokic, le terme « imaginaire » ne doit pas donner à penser que l'objet désigné par le démonstratif, par exemple, n'existe pas puisqu'il s'agit d'un objet absent. Dans le cas où un « narrateur guide un auditeur dans le royaume de ce qui est absent et accessible par le souvenir » (Bühler, 1934/2009, 230), il le fait de façon à ce que son auditeur perçoive cette entité, mais sans le secours des sens. Le terme imagination est à considérer dans un sens général, incluant en particulier des images mémorielles, du souvenir (Dokic, 2009). Il est important de noter que *la deixis à l'imaginaire contient obligatoirement des déictiques naturels*. Que l'on utilise les mêmes déictiques dans la deixis *ad oculos* et dans la deixis à l'imaginaire s'explique ainsi :

« (...) locuteur et auditeur d'une description visuelle d'un objet absent disposent des mêmes moyens et ressources qui permettent à l'acteur sur la scène de rendre présent quelque chose d'absent et au spectateur du jeu d'interpréter ce qui est présent sur la scène comme une *mimesis* de quelque chose d'absent. » (Bühler 1934/2009, 231-232)

Chaque fois que nous montrons verbalement en imagination, précise par ailleurs Bühler, « il s'opère un jeu de *déplacements* extrêmement subtil et que les adultes que nous sommes ne remarquent quasiment plus » (Bühler 1934/2009 : 245). Lors de ces « déplacements » (notons que le terme est métaphorique bien entendu), « chaque être déplacé "emporte", pour parler métaphoriquement, son image corporelle tactile présente » (Bühler

⁵ L'auteur explique : « (...) cette orientation intervient *in toto* et joue un rôle dans l'« espace imaginaire » où elle est transférée, dans le royaume de *quelque part* de la pure imagination et dans le royaume du *en ce temps-là* du souvenir » (Bühler 1934/2009, 231).

1934/2009 : 244). Si l'on suit la décomposition en trois cas opérée par Bühler, chaque cas correspond à trois formes de déplacement ainsi que nous le résumons dans le tableau qui suit :

	Image corporelle tactile (ego)	Représentation mentale (espace imaginaire/é)	Lien deixis à l'imaginaire et deixis <i>ad oculos</i> (déictiques naturels)
Cas 1	<i>Ego</i> ne déplace pas son orientation perceptive optique	Déplacement	Déplacement des déictiques de la deixis à l'imaginaire dans l'orientation perceptive optique d' <i>ego</i>
Cas 2	<i>Ego</i> déplace son orientation perceptive optique	Pas de déplacement	Déplacement des déictiques de l'orientation perceptive optique d' <i>ego</i> dans ce que <i>ego</i> imagine
Cas 3	<i>Ego</i> ne déplace pas son orientation perceptive optique	Pas de déplacement	Superposition des deux localisations (cas 1 pour l'une + cas 2 pour l'autre)

Tableau 2. – Les trois cas de deixis à l'imaginaire (d'après Bühler 2009, 242-243)

Le cas 1 correspond à la situation où l'on place par la pensée un meuble familier à tel endroit d'un espace perceptif vide, où ce meuble ne s'est jamais trouvé (Bühler 1934/2009, 241)⁶. Il s'agit, selon les termes de Dokic, d'un cas d'« intégration » où le cadre de référence égocentrique actuel sert à placer un cadre. Le cas 2, où l'on se trouve « transporté à l'intérieur de la représentation mentale, à l'emplacement géographique de l'objet représenté » (Bühler, 1934/2009, 242), renvoie plutôt à un cas de « déplacement » où le cadre est allocentrique (Dokic, 2009)⁷. Le troisième cas, quant à lui, intermédiaire mais fondamental, « correspond le plus souvent à un vécu initial, qui reste instable et transitoire » (Bühler, 1934/2009, 242) : c'est celui où *ego* et la représentation imaginaire ne se déplacent pas – *ego* se représente depuis son propre lieu de perception. Il s'agit d'un cas de « déplacement mixte » impliquant à la fois des procédures d'intégration et de déplacement (Dokic, 2009). Reste, conclut Bühler, que l'orientation des partenaires par rapport à une situation de communication (et donc de perception) est indispensable même si cela n'est pas perçu par les locuteurs. Précisons dès à présent que nos analyses porteront sur le deuxième cas décrit par Bühler, où le locuteur déplace son orientation perceptive dans ce qu'il imagine. Les locatifs que nous relevons dans certaines situations déictiques vont en effet nous amener à *revenir sur la notion même de déplacement*.

⁶ Selon la formule bien connue de Bühler, dans ce cas, « c'est la montagne qui va à Mahomet » (Bühler 1934/2009, 240).

⁷ Dans ce cas, « c'est Mahomet qui va à la montagne » (Bühler, 1934/2009, 240).

2. CARACTÉRISATION DES SITUATIONS DE *CHAT*

Pour comprendre les positions des interlocuteurs dans le processus de communication *chat*, ou « l'orientation subjective » pour reprendre les termes de Bühler, il nous faut caractériser ces situations. L'espace d'interlocution de ces situations implique une forme de *coprésence qui n'est pas une coprésence dans le même espace physique* mais qui est corrélée à *plusieurs espaces physiques*. En cela, elles se distinguent radicalement d'une situation de face-à-face, qui implique un seul espace physique. Lorsqu'il *chatte*, le locuteur partage un espace intersubjectif avec les personnes avec qui il est en coprésence physique, et simultanément, il est en coprésence avec d'autres par le biais du *chat* (*via* l'inscription des pseudonymes et l'affichage des répliques). Les cadres de participation (Goffman, 1974) dans lequel évolue le *chateur* sont de nature distincte tout en étant imbriqués, puisque l'utilisateur est à la fois dans un cadre primaire, celui du cybercafé, et dans des cadres secondaires (rendus possibles par le dispositif technique). Selon les cadres, les modalités de coprésence ne sont pas les mêmes, et ce parce que la temporalité partagée y est foncièrement différente. En effet, en plus d'être non pleinement partagée intersubjectivement, la nature de la coprésence entre les interlocuteurs est quasi-synchrone (Fornel, 1989).

Au sein d'un tel dispositif, le locuteur peut s'orienter par rapport à différents types d'espace, les activités auxquelles il participe supposant l'existence de ces derniers. Autant d'orientations, autant de cadres interactionnels (Hanks, 1996), qui se répartissent de la manière suivante :

(A) par rapport à l'espace primaire du locuteur (où il se trouve physiquement) et qu'il ne partage pas avec son (ses) interlocuteur(s) ;

(B) par rapport à l'espace primaire de l'interlocuteur (où se trouve physiquement son (ses) interlocuteur(s)) où le locuteur ne se trouve pas physiquement ;

(C) par rapport à un espace physique dans lequel ils ne sont ni l'un ni l'autre (cas de l'échange pour se donner rendez-vous quelque part) ;

(D) par rapport à un espace « virtuel », informatique. Sont incluses alors les possibilités suivantes :

(D1) l'espace virtuel est un autre espace, non partagé directement (cas du *blog* dont l'adresse a été envoyée par l'un des interlocuteurs et que le locuteur va consulter) ;

(D2) l'espace virtuel peut être celui de l'espace conversationnel, espace que locuteur et interlocuteur partagent de manière intersubjective (cas de la fenêtre de *chat*).

Avant de présenter quelques exemples de ces orientations à partir d'extraits d'interactions *chat* et de nous attarder plus particulièrement sur certains cas

de localisation, nous présentons les différents paramètres généralement pris en compte pour décrire le système des locatifs malgaches.

3. LES LOCATIFS MALGACHES

Les locatifs malgaches auxquels nous nous intéressons dans le cadre de cet article forment un sous-système qui appartient à un système déictique plus vaste englobant, outre les locatifs, les démonstratifs et les présentatifs.

3.1. Le système des locatifs en malgache

Dès la deuxième moitié du vingtième siècle, Rajaona (1972), fidèle à une approche fonctionnelle, pose les relations entre les termes de manière complexe en établissant la structure morphologique des substituts locatifs. Il dégage ainsi trois morphèmes qui sont : (1) une voyelle initiale : *e* ou *a* ; accentuée ou non ; (2) une consonne intervocalique : *zéro* ; *-t-* ; *-n-* ; *-ts-* ; *-r-* ; (3) une voyelle finale : *o* ; *y* (accentuée ou non, ou commutée avec la suite de voyelles *oa* toujours accentuée). Ce vocalisme initial, *e* ou *a*, indique pour *e*, le caractère visible ou en vue ; pour *a*, le caractère non visible ou vague de l'endroit considéré. Selon Rajaona, les substituts locatifs se répartissent donc en deux séries, de la manière suivante :

Ao, any, ato, aty, atsy, atsy ⁸ , ary, aroa	Endroit non visible ou vague
Eo, eny, eto, ety, etsy, etsy ⁸ , ery, eroa	Endroit visible ou en vue

Tableau 3. – Les substituts locatifs malgaches (d'après Rajaona, 1972)

Le fonctionnement des substituts locatifs est fondé sur l'opposition entre visible/non visible, avec, à l'intérieur de cette opposition, des oppositions fondées sur les situations respectives des êtres/objets dénotés par ces substituts par rapport au locuteur (Rajaona, 1972, 624) :

⁸ Nous indiquons l'accentuation en soulignant la voyelle sur laquelle porte l'accentuation plutôt que l'utilisation d'un accent.

Situation de l'endroit considéré	Distance nulle (par rapport au locuteur)		Distance non nulle (zone déictible)				Sans considération de distance (à l'exclusion du lieu où se trouve le locuteur)	
Précisions complémentaires sur la distance	Aspect ponctuel	Aspect extensif	Distance minima	Dist. plus grande que la minima	Dist. plus petite que la maxima	Dist. maxima	Aspect ponctuel	Aspect extensif
VISIBLE	eto	ety	etsy	etsy	eroa	ery	eo	eny
NON VISIBLE	ato	aty	atsy	atsy	aroa	ary	ao	any

Tableau 4. – Le classement des substituts locatifs malgaches (Rajaona 1972, 622)

La classification de Rajaona est plus subtile que celles qui l'ont précédées, et ce pour deux raisons. D'une part, son analyse morphologique approfondit l'approche des locatifs en tant que système. D'autre part, l'opposition visibilité/non visibilité n'est pas seule en cause puisque s'ajoute une conception de l'espace plus complexe que la façon dont elle a été conceptualisée jusqu'alors. (1) Dans certains cas (*eo/eny* ; *ao/any*), il n'y a aucune considération de distance. Ceci explique les emplois de *ao* et de *eo*. Or, dans les classements des linguistes et grammairiens du début du dix-neuvième, ces locatifs n'ont pas de place véritablement assignée. (2) Les aires de distance sont caractérisées à partir de l'étude morphologique des voyelles finales, ce qui aboutit à l'établissement d'une distinction entre aspect extensif (voyelle finale *y*) et aspect ponctuel (voyelle finale *o*). L'analyse morphologique inédite de l'espace de Rajaona en termes d'extensif/ponctuel est reprise par d'autres auteurs, dont Rabenilaina.

Cet auteur a étudié le dialecte bàra⁹ dont le système des locatifs est assez proche de celui utilisé en malgache officiel, ce qui nous autorise à utiliser ses remarques fort intéressantes¹⁰. Il est l'un des rares auteurs à *inclure dans son système des localisateurs malgaches la question de l'auditeur et du rapport locuteur/auditeur*, point sur lequel nous revenons en conclusion (voir p. 174). Rabenilaina distingue de manière classique entre les pronoms locatifs se référant à un endroit visible (Rabenilaina, 1983, 101-102) et ceux se référant à un endroit invisible (Rabenilaina, 1983, 102-103).

⁹ Le pays Bàra se situe au sud de Madagascar.

¹⁰ Il faut remarquer ici que plus généralement, la comparaison entre les dialectes de Madagascar est possible du fait que les variations dialectales du malgache sont plus phonologiques que morphologiques et syntaxiques, ce qui nous autorise à reprendre d'autres systèmes que celui de la variante dialectale *merina* – variante utilisée par les *chatteurs* dont nous étudions les pratiques.

L'intérêt de son étude repose sur l'analyse des différents morphèmes constituant les multiples locatifs du système du bàra. Nous reprenons les commentaires de Rabenilaina sur les valeurs morphologiques à donner à chaque morphème, qu'il soit initial, médian ou final et que nous récapitulons dans le tableau qui suit :

	morphème initial		morphème médian			morphème final			
	e-	a-	-t-	-r-	-ñ-/Ø	-o/òa	-o/ào	y/y	òy
accès perceptuel	visible	invisible							
endroit			où se trouve le locuteur et où peut se trouver l'auditeur	où ne se trouvent ni le locuteur ni l'auditeur	où ne se trouve pas le locuteur et où peut se trouver l'auditeur				
distance			nulle par rapport au locuteur	soit minimale, soit moyenne, soit maximale par rapport au groupe locuteur-auditeur	non nulle par rapport au locuteur				
espace						ponctuel/ponctuel, précis	extensif/ extensif plutôt vague	extensif plutôt vague	

Tableau 5. – Les valeurs morphologiques des locatifs malgaches (d'après Rabenilaina, 1983, 102-104)

Nous remarquons que de telles analyses confirment tout à fait celles de Rajaona. Cette présentation du système des locatifs du bàra est par ailleurs intéressante pour la question qu'elle pose du *type d'espace qui est à la base de la référence*. Il ne semble pas que Rabenilaina, qui définit les types d'endroit de référence en fonction du placement dans l'espace du locuteur et de l'auditeur, ait pris en compte qu'au fond, il s'agit de *référer soit par rapport à l'espace d'interlocution, soit par rapport à un espace qui n'est pas celui de l'interlocution*. Le problème se pose plus particulièrement dans le troisième cas, celui « où ne se trouve pas le locuteur mais où peut se trouver l'auditeur ». En effet, deux options sont alors possibles : (1) soit on se réfère à l'espace d'interlocution ; et l'on pose la question de la place de l'auditeur par rapport à l'espace de l'interlocution, où peut ne pas se trouver le locuteur ; (2) soit on se réfère à un autre type d'espace et les positions des uns et des autres ne sont pas définies par rapport à l'espace d'interlocution, et le locuteur peut ne pas s'y trouver. Deux valeurs peuvent donc être données au type d'espace qui constitue la base de la référence. Dans le

deuxième cas, celui « où ne se trouve pas le groupe locuteur-auditeur », l'espace de référence n'est pas celui de l'interlocution. En revanche, dans le premier cas, la référence se fait par rapport à l'espace d'interlocution, l'endroit étant celui « où se trouve le locuteur et où peut se trouver l'auditeur ». Nous reviendrons sur l'espace d'interlocution lorsque nous analyserons les phénomènes de localisation par rapport à l'espace de la conversation *chat*.

3.2. Les locatifs utilisés dans les situations de *chat*

Etabli fondamentalement pour des situations de face à face (*ad oculos*, pour reprendre les termes de Bühler), le système des locatifs est utilisé par les *chatteurs* pour référer à différents types d'espace, et notamment à leur espace d'interlocution tel que nous le détaillons plus loin (voir p. 170).

Auparavant, précisons que nous relevons dans le *chat* les formes suivantes : (1) pour les locatifs utilisés dans le contexte du *chat* et référant à l'espace des conversations *chat* (ou éventuellement au *blog*), nous relevons les occurrences *ao*, *eo* & *eto* et plus rarement *aty*, avec une fréquence de *ato* surpassant toutes les autres ; (2) pour la localisation géographique hors *chat*, les occurrences que nous avons relevées sont *ao*, *ato*, *aty*, *any*, *ety*, *eto* & *eo* ; elles ne recouvrent donc que partiellement les précédentes. Si l'on reprend la classification de Rajaona, on peut classer les localisateurs relevés dans les conversations *chat* de la manière suivante¹¹ :

¹¹ Les termes utilisés dans les *chats* sont en gras dans le tableau ; les termes en gris indiquent ceux qui ne sont pas utilisés dans le type de données que nous étudions.

Situation de l'endroit considéré	Distance nulle (par rapport au locuteur)		Distance non nulle (zone déictible)				Sans considération de distance (à l'exclusion du lieu où se trouve le locuteur)	
Précisions complémentaires sur la distance	Aspect ponctuel	Aspect extensif	Distance minima	Dist. plus grande que la minima	Dist. plus petite que la maxima	Dist. maxima	Aspect ponctuel	Aspect extensif
VISIBLE	eto	ety	etsy	etsy	eroa	ery	eo	eny
NON VISIBLE	ato	aty	atsy	atsy	aroa	ary	ao	any

Tableau 6. – Classement des locatifs malgaches relevés dans les *chats* (à partir de la classification de Rajaona, 1972, 622)

A titre d'exemple, nous présentons des séquences extraites de nos données¹² pour illustrer un cas où le locuteur se localise par rapport à l'espace primaire dans lequel il se trouve physiquement (voir le cas A, décrit plus haut) et celui où le locuteur se situe par rapport à l'espace primaire de son interlocuteur (où le locuteur ne se trouve pas physiquement) (voir le cas B). La séquence qui suit, dans laquelle <mec_cool> indique à son interlocutrice, <maya>, dans quel cybercafé il se trouve au moment où il *chatte* avec elle, illustre la situation (A) :

A. Séquence <maya>_<mec_cool>_rta_000000

1. <mec_cool> **ato** @ hanilet
 LOCA / PREP / NP-hanilet
 ((je suis à) à Hanilet) (nom de cyber)

Le locatif employé dans ce cas est *ato*. Nous verrons par la suite plus précisément que ce locatif sert aussi au locuteur à se localiser par rapport à l'espace de la conversation (D2). Une autre séquence permet d'illustrer le deuxième cas décrit en (B) : <BenAflex> demande à <axaragirl> où celle-ci se trouve :

¹² Les séquences de *chat* présentées dans cet article se lisent de la manière suivante : (1) les pseudos des *chatters* écrits entre <> en début de ligne numérotée indiquent la personne à l'origine de la prise de tour d'écriture ; (2) la première ligne correspond aux échanges par *chat* ; la deuxième ligne est une transcription au mot à mot où nous indiquons les catégories grammaticales qui nous servent à titre descriptif et non analytique (elles ne rendent nullement compte de la complexité de la structure de l'énoncé malgache et reprennent en outre des catégories qui peuvent par ailleurs être discutables ; nous avons cherché à éviter la multiplication des étiquettes catégorielles pour faciliter la lecture) ; la troisième ligne est une traduction libre de l'échange en malgache.

B. Séquence <BenAfleck> <axaragirl>_rta_003502

1. <BenAfleck> fa aiza enao *any* antrano

CONJ / Q-où / PRON PERS 2^e pers sg / LOCA / PREP-NC-maison

(mais où es-tu / à la maison ?)

Nous relevons que l'usager utilise le locatif *any* pour référer à l'espace où il ne se trouve pas mais où se trouve son interlocutrice. Alors que *ato* comporte le trait sémantique de la proximité, *-t-*, *any* permet d'exprimer l'éloignement. Nous précisons ces points par la suite. Nous le ferons à partir de l'étude des phénomènes de localisation décrits en (C) où les interlocuteurs se situent par rapport à un espace physique dans lequel ils ne sont ni l'un ni l'autre, et (D2), où l'espace auquel ils se réfèrent est l'espace d'interlocution (la fenêtre de *chat*).

Une première observation des locatifs relevés dans ce type d'interaction fait apparaître *une utilisation partielle d'un système conçu a priori* pour des situations de face à face et utilisé dans un deuxième temps dans ces situations médiatisées. Or, il est repris tel quel par les *chatteurs* alors même que le cadre de participation ne suppose pas la coprésence physique. Hanks (1996) fait le lien entre les déictiques et les relations entre les interactants ainsi que leur accès perceptuel réciproque. Pour Hanks, les différents éléments à prendre en compte sont à la fois les propriétés des déictiques et la structure d'ensemble, parce que la deuxième renseigne sur l'espace interactionnel que dessinent les premières. Ces déictiques sont utilisés dans des contextes de type soit symétrique – les interactants ont alors un accès à la fois aux uns et aux autres et au référent –, soit asymétrique – auquel cas l'accès respectif des interactants est différent, que ce soit aux uns et aux autres ou au référent. Lorsque les participants choisissent un système adapté aux actes de référence entre des personnes qui partagent (ou pas) un point de vue de manière à la fois conceptuelle et perceptuelle, la gamme des déictiques utilisés tend à dépendre du type d'accès perceptuel et de la relation entretenue – plus les interactants ont un savoir partagé en commun (*common ground*) et plus le choix déictique est important, inversement, moins ce dernier est partagé et plus le choix de formes appropriées est faible (Hanks, 1996, 183). Dans le cas du *chat*, le même raisonnement s'applique. Quel est le niveau d'accès perceptuel des usagers et quelle relation entretiennent-ils étant donné le peu de *common ground* sur lequel ils peuvent s'appuyer ? L'espace perceptif des *chatteurs* est celui de la fenêtre de *chat* privée, et éventuellement de la *room* s'ils la consultent (mais le cas est rare). Cet espace partagé est donc tout à fait limité. Ajoutons à cela la faible information d'arrière-plan dont ils disposent et qui se construit plutôt au fur et à mesure de la conversation. Tout cela peut expliquer que finalement, le système déictique utilisé par les interactants est relativement restreint compte tenu de ce qui est (potentiellement) à leur disposition. Nous allons voir que

cela a en outre des conséquences sur la manière de concevoir la nature même de la deixis.

Les locatifs sont analysés en fonction de l'espace par rapport à l'informateur et englobent à la fois la *distance* (nulle, minimale ou éloignée) et la *dimension* de la zone indiquée. On admet en général que les distances et les dimensions ne sont pas déterminées objectivement mais dépendent de l'appréciation subjective des locuteurs (Dez, 1980, Rajaona, 1972). A cela s'ajoutent les classificateurs *e-* et *a-* qui indiquent respectivement *un lieu visible* et *un lieu invisible*. Selon cette typologie, *dans presque tous les cas que nous avons relevés, les espaces – qu'ils soient physiques ou virtuels – sont modalisés comme invisibles pour les participants*. Si l'on s'attache plus particulièrement aux locatifs employés dans le cas où la personne fait référence au *chat* lui-même (cas (*D*), voir p. 162), les interlocuteurs considèrent qu'ils partagent un espace qui est *non vu* ou *inconnu*. Il semble donc que pour la plupart des internautes, les espaces constitués par les *blogs* et les conversations *chats* sont des lieux invisibles, non vus ou inconnus – marqués respectivement par *ato*, *ao* et *aty*. Nous allons montrer qu'une telle analyse est insuffisante en étudiant précisément l'emploi du locatif *ato* par les locuteurs pour se localiser par rapport à la conversation *chat*.

4. DEIXIS À L'IMAGINAIRE ET DEIXIS *AD OCULOS* DANS LES SITUATIONS DE *CHAT*

Compte tenu des critères retenus de manière générale par les grammairiens et linguistes malgachisants pour la deixis malgache, celui de la distance (variable et relative) et celui de la visibilité, comment fonctionne la distinction *ad oculos* et à l'imaginaire telle que l'a conçue Bühler ? On considère implicitement que l'objet désigné est nécessairement disponible, non pas dans un espace imaginaire mais dans l'espace concret où se trouve celui qui emploie le terme déictique (deixis *ad oculos*).

4.1. Deixis à l'imaginaire : se donner rendez-vous

Considérons les deux cas qui suivent, le premier concernant une histoire racontée à quelqu'un en face à face, le deuxième une prise de rendez-vous par *chat*.

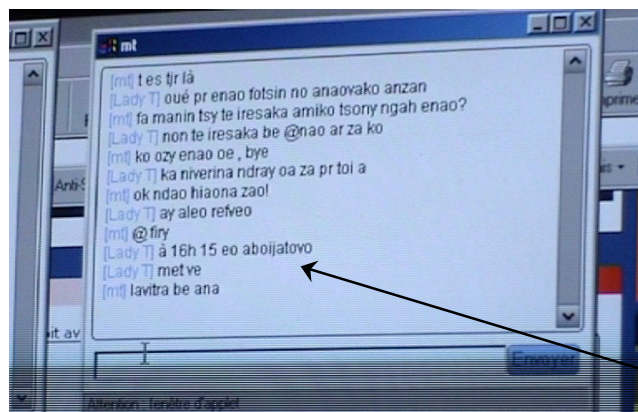
Dans l'extrait ci-dessous, <maya>, assise à côté de <meva> raconte à celle-ci une histoire à propos de quelque chose qui s'est passé et auquel <meva> n'a pas assisté.

(<meva> et <maya>, assises devant l'ordinateur, discutent en attendant le chargement de la page web. <maya> est en train de raconter une histoire à <meva> :)

1. Maya: dia tonga **tany** Analakely izahay dia dia dia hoy izy hoe
 CONJ / V-RAC-PRES-venir / PASSE-LOCA / NP-Analakely / PRON PERS 1re pers pl
 exclusif / CONJ / CONJ / CONJ / V-RAC-dire / PRON PERS 3e pers sg / LOCUTION-dire
 (et alors nous sommes arrivés à Analakely et et il a dit)

Dans l'extrait étudié ici, *tany*¹³ réfère à un espace invisible pour les deux personnes au moment de l'énonciation : le lieu dont il est question, Analakely, est de l'ordre de l'« imagination » pour <Meva> et du « souvenir » pour <maya>. Il est possible en malgache, en utilisant le morphème initial *a-*, de référer à un espace non vu. Par exemple, pour désigner un endroit que je ne vois pas mais dont je connais l'existence, j'ai le choix entre plusieurs types de locatifs commençant par *a-*. Dans les situations de deixis à l'imaginaire, on s'attend donc à trouver une variation quant aux morphèmes initiaux *a-* et *e-*.

Regardons maintenant un cas de deixis à l'imaginaire dans une situation de *chat*. Rappelons que le trait de visibilité, le morphème initial *e-*, permet de référer à un endroit qui est visible du locuteur. Mais il existe des cas où on peut référer à un objet en utilisant toujours le trait dit visible *e-*, pour quelque chose qui est toutefois non pas dans l'espace déictique du locuteur, mais dans un espace où il est impossible de pointer, qui est cependant bien présent à l'esprit. C'est le cas par exemple, lorsque <LadyT> réfère à un lieu de rendez-vous avec <mt> – le quartier de Ambohitato – qui est situé à quelque distance du cybercafé, alors qu'elle est pour sa part en train de *chatter* dans le quartier d'Isoraka où nous la filmons ainsi qu'en atteste la capture d'écran ci-après :



¹³ On notera que le locatif *any* est mis au passé (*t-*), puisqu'on réfère à un événement qui s'est déjà passé. Les locatifs portent les marques du temps en malgache, exprimé par des affixes – les mêmes quelles que soient les classes de mots recevant cette marque (verbe, locatif, adjectif, substantif et préposition) – et qui sont *t-* ou *n-/no-* pour le passé ; *h-/ho* pour le futur ; \emptyset pour le présent.

« A quelle heure le rendez-vous ? », demande <mt> (*a firy*) à <LadyT> ? « A 16h15 à Ambohitovo », lui répond <LadyT> (*à 16h15 eo aboijatovo* – voir la flèche). La localisation du quartier où aura lieu le rendez-vous et où ni l'un ni l'autre ne sont au moment où ils parlent, mais que l'un et l'autre connaissent et ont par conséquent sans difficulté à l'esprit, se fait donc par *eo* qui encode le trait de visibilité. Se pose dès lors le problème suivant : on utilise le morphème initial qui encode le trait visibilité et pourtant on est dans un cas de deixis à l'imaginaire puisqu'on réfère à quelque chose que l'on a à l'esprit.

Un autre extrait permettra de cerner la question. La séquence que nous présentons reprend le *cas (C)* (cf. p. 158). Il s'agit de deux usagers qui *chattent* sur wanadoo.mg sous les pseudos <fleurdemiel> et <ragassy>. Se trouvant tous deux à Tananarive, ils cherchent ensemble un lieu où se rencontrer¹⁴. <ragassy> propose à <fleurdemiel> de se voir et ce très rapidement après la phase d'ouverture du *chat*. Le *chat* consiste alors exclusivement à trouver le moment et l'endroit pour se rencontrer. Dans l'extrait qui suit, <ragassy> demande à <fleurdemiel> à quel endroit se trouve le collège où elle étudie (L1), afin de lui donner rendez-vous à un endroit qui est sur son chemin quand elle rentre (L8 & L10). La séquence se déroule précisément de la manière suivante :

A. Séquence_<fleurdemiel>_<ragassy>_wanadoo.mg

1. <ragassy> fa aiza ianao no mianatra ary eh ?
CONJ / Q-où / PRON PERS 2e pers sg / CONJ / V-ACTIF-PRES-étudier / CONJ / PART VOCATIF
(mais où est-ce que tu étudies ?)
2. <fleurdemiel> square
((au) square) (*nom d'un lycée*)
3. <ragassy> aiza moa izany?
Q-où / ?? / PRON PERS
(c'est où ça ?)
4. <fleurdemiel> mahamasina
(NP-Mahamasina)
(A) Mahamasina (*quartier de Tananarive, où n'est pas <fleurdemiel> à ce moment là puisqu'elle se situe dans le quartier d'Isoraka au moment où elle chatte*)
5. <ragassy> tsy hitako anie izany eh ?
NEG / V-RAC-PRES-voir-PRON PERS 1re pers sg / PRON PERS / PART VOCATIF
(je ne vois pas cela !)
6. <ragassy> aiza ho aiza eo mahamasina ?
LOCUTION-où à peu près / LOCA / NP-Mahamasina

¹⁴ Nous filmons <fleurdemiel> *chattant* dans un cybercafé situé dans le quartier Isoraka (voir sur le plan de Tananarive).

- (où ça à Mahamasina ?)
7. <fleurdemiel> fa enao (*efface*) (*puis écrit*) eo akaikiny st famille
 CONJ / PRON PERS 2e pers sg
 (mais toi)
 LOCA / ADV-près-DET / NP-Sainte Famille
 (C'est près de Sainte-Famille (*Nom du collègue où <fleurdemiel>
 étudie*))
8. <ragassy> aiza ny lalanao rehefa mody ianao ?
 Q-où / DET / NC-chemin-PRON PERS 2e pers sg / ADV-quand / V-ACTIF-PRES-
 rentrer / PRON PERS 2e pers sg
 (par où (où est ton chemin) rentres-tu ?)
9. <fleurdemiel> aty anosy
 LOCA / NP-Anosy
 ((par) (le lac) Anosy)
10. <ragassy> endrasako eo @ bariera vy eo @ cnaps eo ianao hitanao ve
 V-PASSIF-attendre-PRON PERS 1re pers sg / LOCA / PREP / NC-barrière / NC-fer /
 LOCA / PREP / NP-cnaps / LOCA / PRON PERS 2e pers sg / V-RAC-voir-PRON
 PERS 2e pers sg / Q
 (je t'attendrai à la barrière en fer près du CNAPS¹⁵ tu vois ?)
11. <fleurdemiel> lavitra be
 ADJ-loin / ADJ-beaucoup
 (c'est loin)
12. <ragassy> fa aiza ary eh ?
 CONJ / Q-où / CONJ / PART VOCATIF
 (mais où alors ?)
13. <fleurdemiel> eo @ancien com (*efface*)
 LOCA / PREP / NP-Anciens Combattants
 (aux anciens Combattants) (*Monument près du lac Anosy*)

<fleurdemiel> indique à <ragassy> qu'elle étudie au lieu dit le Square (L2) dont il lui demande alors de préciser la localisation (L3). Elle lui indique le nom du quartier, Mahamasina (L4). Précisons qu'elle est dans un lieu éloigné de Mahamasina par ailleurs, située au moment de cette séquence dans le quartier de Isoraka (voir le plan de Tananarive). Cependant, <ragassy> n'arrive pas du tout, dans un premier temps, à situer l'endroit qu'elle désigne (L5). Puis il lui demande de préciser le lieu à Mahamasina (L6). Elle lui indique que le Square, qui est un nom de collège EPP, est tout proche du collège Sainte Famille (L7). Il lui demande quel est le chemin par lequel elle passe pour rentrer de l'école (L8): « par le lac Anosy » répond <fleurdemiel>. Il lui propose alors de l'attendre à la barrière en fer qui se trouve près du CNAPS (la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale) (L10). A juste titre, lorsque l'on consulte le plan, <fleurdemiel> lui répond que c'est bien loin (L11). Il lui demande alors si elle a une autre idée (L12), et

¹⁵ CNAPS = Caisse Nationale de Prévoyance Sociale (voir sur le plan de Tananarive).

<fleurdemiel> commence à taper une réponse, qui est une proposition de se retrouver au monument aux morts, qu'elle appelle Anciens Combattants, situé sur le lac Anosy (L13) – à mi-chemin de celui que lui a proposé <ragassy> et de son collègue, et, par ailleurs, un lieu traditionnel de rendez-vous pour les couples. Nous indiquons sur la carte du centre-ville de Tananarive les différentes localisations citées dans cet extrait :



Plan du centre-ville de Tananarive (source : <http://www.madascope.com>)

Examinons la manière dont, au sein de cette conversation *chat*, les références à un lieu réel se font, qui ne sont pas directement partagées par les interlocuteurs, puisque ni l'un ni l'autre ne s'y trouve au moment de l'échange. A la ligne 9 de cette séquence, un phénomène mérite d'être étudié. <ragassy> a demandé à <fleurdemiel> le chemin qu'elle prend pour rentrer de l'école : *aty anosy* est la réponse de celle-ci (où Anosy est le nom d'un lac). Pour référer à ce lieu qu'elle connaît, mais qui est au moment où elle s'exprime loin d'elle, <fleurdemiel> se sert donc du locatif *aty*. Elle utilise alors comme traits pertinents le fait que le lieu est non visible d'elle (*a-*), extensif (*-y*), et à proximité (*-t*). C'est sur ce dernier point que nous voulons attirer l'attention : l'emploi d'un tel marquage déictique indique que <fleurdemiel> a opéré un déplacement d'*origo* car elle se place ainsi près du collègue alors même qu'elle en est éloignée, étant dans le quartier d'Isoraka (voir le plan). Dans un cas où il n'y aurait pas eu de déplacement au sens de Bühler, <fleurdemiel> aurait utilisé sans aucun doute le locatif *any* qui ne suppose pas que le locuteur soit situé dans l'endroit auquel il est référé (comme c'est bien le cas dans la séquence B, p. 164). C'est dire encore, toujours en terme bühlérien, que l'on a affaire à une deixis à l'imaginaire. A son tour, <ragassy> (L10) opère un déplacement de l'*origo* dans le lieu auquel vient de référer <fleurdemiel> – pour preuve l'utilisation du locatif *eo* : <ragassy> *endrasako eo @ bariera vy eo @ cnaps eo ianao hitanao ve* (« je t'attendrai à la barrière en fer près du CNAPS tu vois ? »). En effet, *eo* encode un trait de visibilité ; or il ne peut y avoir de trait de visibilité partagé entre les locuteurs qu'à la condition de supposer qu'il y a eu un déplacement vers un lieu partagé, du moins mentalement. *Il s'agit donc ici d'un cas de déplacement* : l'entité à laquelle les *chateurs* se réfèrent n'est pas là en tant que telle, ils s'y sont déplacés imaginativement¹⁶. Non seulement l'utilisation du locatif *aty* nous l'indique mais aussi la réponse de <ragassy> qui emploie *eo*, un locatif qui encode le trait de visibilité : sa réplique est bien dans la continuité du déplacement à l'imaginaire effectué par <fleurdemiel>. Il en va de même pour <LadyT> (*cf.* p. 166) qui encode le trait de visibilité pour un lieu que son interlocuteur et elle ont à l'esprit.

4.2. Deixis *ad oculos* : se localiser par rapport à l'espace de la conversation *chat*

Prenons maintenant le cas de localisation non plus par rapport à un espace imaginaire mais par rapport à l'espace de la conversation *chat*. En effet, il est remarquable que très régulièrement les usagers de *chat* se localisent mutuellement par rapport à l'espace conversationnel matérialisé par la fenêtre de *chat* ouverte sur leur écran. La fréquence de tels phénomènes dans

¹⁶ Par rapport aux trois cas de deixis à l'imaginaire postulés par Bühler, nous ne considérons donc que le deuxième cas, c'est-à-dire celui qui suppose un déplacement (voir p. 157).

les interactions *chat* s'explique par le fait que *la demande de localisation par rapport au chat sous-tend une question sur la présence à la conversation et exige de la part de l'interlocuteur la réaffirmation de sa présence, présence en ligne et à la conversation même* (Verdier, 2010). Cela se fait de manière routinière avec l'usage du locatif *ato*. Ainsi, il constitue le deuxième membre de paire dans les cas de réponse à un premier membre de type *aiza* (où ?), ou de type *ao ve* ([est-ce tu es] là ?). *Ato* apparaît alors employé dans le format suivant : *ato* (+ *pronom personnel 1^{re}*). Dans les séquences qui suivent, nous montrons quelques cas d'interactions entre *chatteurs*, où, à un premier membre de paire correspondant à une demande de localisation, répond un deuxième membre construit sur le modèle de *ato* (« (je suis) ici »).

A. Séquence <BenAflex> <BabyFly>_rta.org

1. <BenAflex> mbola ao ve o
ADV-encore / LOCA / Q / VOC
(tu) es encore là ?
2. <BabyFly> ié oo
ADV-oui / VOC
(oui !!!)
3. <BabyFly> mbola ato é !
ADV-encore / LOCA / VOC
((je) suis encore là !)

B. Séquence <Andi> <Lovasoeric>_rta.org

1. <Andri> : aiza a
Q-où / VOC
((tu) es où ?)
2. <Lovasoeric> : ato lesy a
LOCA / ADRESSE / VOC
(ici mec)

C. Séquence <oceanemaya> <rzohasi>_YahooMSN

1. <oceanemaya> (15:18:45): aiza o
Q-où / VOC
(où es-tu ?)
(une ligne manquante)
2. <rzohasi> (15:19:43): ato k
LOCA / VOC
(ici)

Il ne s'agit pas de cas de localisation géographique dans ces extraits mais bien d'une localisation par rapport à la conversation, qui, par son affichage même, est la trace de la présence effective des interlocuteurs à la situation de *chat*. Et pour référer à cet espace de la conversation en malgache, les usagers utilisent le locatif *ato* qui suppose, comme nous l'avons déjà

signalé dans notre présentation des locatifs, un espace circonscrit (-o) dans lequel s'inscrit le locuteur (-t-) tout en étant invisible pour lui (a-).

Avant de poursuivre l'analyse des modalités de deixis dans les *chats*, revenons sur la nature même de telles situations : celle d'un locuteur inscrit de manière déictique dans un espace (physique), en face d'une fenêtre (de *chat*) dans laquelle s'inscrit la coprésence de son interlocuteur selon certaines modalités. Pour référer à l'espace de conversation partagé par les interlocuteurs, nous avons constaté l'emploi du locatif *ato* de manière générale. Comment comprendre un tel choix, parmi tous les choix possibles dans la gamme des locatifs à leur disposition et compte tenu des différents traits encodés par un tel locatif ? Que le locuteur emploie cette forme s'explique par le fait qu'il indique ainsi un ancrage déictique (-t-) dans la situation – c'est dire qu'il conserve sa propre perspective sur la situation –, tout en intégrant la perspective de son interlocuteur (a-) – sa présence n'est pas perceptible directement pour l'interlocuteur –, et enfin, il indique le type même d'espace dont il s'agit (-o) – l'espace du *chat* est considéré comme un espace clos, fermé, non extensif.

Dans la situation à l'imaginaire, alors que certains lieux sont visibles ou pas, nous trouvons comme on pouvait s'y attendre la variation *a- / e-* ; et comme le locuteur peut être à même de centrer son origo dans la situation, nous trouvons la variation *-t-* ou *non-t-*. C'est bien ce que nous observons dans la séquence entre <fleurdemiel> et <ragassy>. Dans ce cas particulier, il est remarquable que les locuteurs se retrouvent imaginativement quelque part (ce qui est différent du cas d'un récit) alors même qu'ils sont en situation de co-présence (dont nous allons préciser les modalités). Pour ce qui est des situations de localisation par rapport à l'espace de la fenêtre de conversation *chat*, il se trouve que nous constatons la présence très importante du locatif *ato*. Deux options s'offrent à nous : (1) soit le morphème *a-* est l'indication d'un point de vue sociocentré¹⁷ des locuteurs sur la situation ; (2) soit le morphème *a-* est l'indication que le locuteur se situe dans un autre espace, celui du *chat*, qui n'est pas l'espace de perception directe. Dans ce deuxième cas, on aurait alors affaire à un cas de déplacement. Conséquence : la référence à l'espace de *chat* serait dès lors conçue comme un cas de deixis à l'imaginaire, impliquant que le locuteur serait en train de se déplacer dans un autre espace lorsqu'il se localise par rapport à lui. Une telle analyse s'avère cependant erronée car il s'agit selon nous plutôt d'un cas d'extension de la deixis *ad oculos*. Comment pouvons-nous l'affirmer ? En puisant nos arguments dans les éléments situationnels.

¹⁷ Lorsque le locuteur adopte un point de vue sociocentré, la référence inclut la perspective de l'autre.

Rappelons que lors d'une conversation médiatisée par ordinateur, la nature de la coprésence entre les interlocuteurs est quasi-synchrone (Fornel, 1989), non pleinement partagée intersubjectivement mais ancrée spatialement dans l'écran d'ordinateur. Certes les locuteurs, pour chacun d'entre eux, sont inscrits physiquement dans des cadres distincts, primaires au sens goffmanien. Mais ils construisent bien cependant un cadre partagé, par le biais de leurs répliques qui s'affichent dans la fenêtre de conversation, auquel locuteur et interlocuteur ont tous deux accès même si ce n'est que de manière partielle. Leurs répliques et l'affichage de leur pseudonyme sont les indices de coprésence (Fornel, 1989, 37). C'est donc au sein de cet espace qu'ils manifestent explicitement leur présence par des termes tels que *ato* : *ato lesy a* (« je suis ici mec ») dit <lovasoaeric> en réponse à <Andri> pour marquer sa présence effective à la conversation (voir p. 171). Alors que dans le cadre d'une prise de rendez-vous, *le locuteur s'est donc déplacé dans l'endroit où pourrait se dérouler la rencontre et à partir duquel il a opéré ses références*, dans les situations de localisation par rapport à l'espace du *chat*, il en va tout autrement. Les *chatteurs* vivent cette interaction comme étant proche d'un face à face et incluent par conséquent leurs interlocuteurs dans leur champ déictique. S'il ne s'agit pas d'une conversation en face à face avec des interactions synchrones, ce type d'interaction vaut malgré tout comme une situation de coprésence. C'est à cette condition seulement qu'il y a interaction *chat*. Dans les cas où le locuteur se situe par rapport à l'espace de la conversation, il n'a donc pas besoin d'effectuer un déplacement de l'origo : l'autre est perçu sous forme de *trace*. D'où l'utilisation du morphème d'invisibilité *a-* car *tout en gardant leur propre perspective sur la situation, les chatteurs intègrent la perspective de leur interlocuteur* (l'espace que le locuteur a devant les yeux et qu'il partage avec son interlocuteur est invisible pour celui-ci) : *nous avons là affaire à un point de vue sociocentré sur la situation*. Nous aurions pu ajouter que le morphème médian *-t-*, qui semble indiquer un ancrage déictique dans l'espace de l'origo du locuteur, est une preuve de plus. Mais il se trouve cependant qu'il est aussi présent dans un cas de deixis à l'imaginaire (voir la séquence entre <fleurdemiel> et <ragassy>). Il s'agit d'un ancrage déictique, non pas sous forme corporelle mais sous forme de trace, ainsi que nous l'avons spécifié précédemment. Dans la deixis à l'imaginaire, si le critère est le déplacement du locuteur, il serait par conséquent erroné dans les cas de localisation par rapport à l'espace du *chat* d'en conclure à un mode identique de deixis puisque l'on a montré que le locuteur ne déplace pas son point origo dans la fenêtre de conversation. Cet espace n'est nullement un espace conçu à l'imaginaire : l'interlocuteur est présent dans le champ perceptif du locuteur *via* le pseudo et l'affichage des répliques. *Le locuteur perçoit de manière plus étendue* sans toutefois que cela suppose le partage d'une visibilité réciproque.

5. CONCLUSION

L'analyse de Bühler considère que la deixis *ad oculos* nécessite une situation de face à face, avec un champ de perception partagé et que cette forme de deixis est à distinguer soigneusement de la deixis à l'imaginaire (qui implique trois formes de déplacement ainsi que nous l'avons rappelé). Or, l'étude des situations de *chat* présente l'intérêt de montrer qu'un modèle plus complexe de la deixis *ad oculos* (et des relations avec la deixis à l'imaginaire) est requis : en effet, à l'intérieur du champ déictique perceptif du locuteur peuvent s'introduire des éléments de deixis à l'imaginaire car la coprésence qu'il partage avec son interlocuteur existe seulement sous forme de trace. En étudiant plus particulièrement les routines interactionnelles déictiques en malgache que développent les usagers de *chat* pour interagir à distance au moyen d'un écran, nous avons observé qu'ils utilisent le système des locatifs disponible en malgache, tant pour référer à des espaces imaginaires qu'à leur propre espace ou à celui de l'autre, voire à l'espace de la conversation *chat* même. Ce système présente la particularité de préciser tant le type d'accès perceptuel de l'espace auquel il est référé, les positions des interlocuteurs par rapport à lui ainsi que la qualité de l'espace. Nous avons ainsi montré que les phénomènes déictiques de localisation par rapport à l'espace de conversation ne supposent pas le même type de déplacement du point *origo* que pour une situation de deixis à l'imaginaire, mais impliquent *une extension de la deixis ad oculos*.

BIBLIOGRAPHIE

- ADERSON S. R., KEENAN E.L. (1985), « Deixis », in SHOPEN (éd), *Language typology and syntactic description : Grammatical categories and the lexicon* 3, Cambridge, Cambridge University Press, p. 259-308.
- BÜHLER K. (1934/2009), *Théorie du Langage*, Marseille, Agone.
- DEZ J. (1980), *Structures du malgache*, MOF – Etudes, Publications Orientalistes de France.
- Dictionnaire français-malgache rédigé par les missionnaires catholiques de Madagascar et adapté aux dialectes de toutes les provinces* (1835), Etablissement malgache de Notre-Dame de la Ressource, Ile Bourbon.
- FORNEL M. de (1989), « Une situation interactionnelle négligée : la messagerie télématique », *Réseaux* 38, p. 31-48.
- FORNEL M. de (2001), *Le sens de la conversation – éléments de pragmatique cognitive*, Ms.
- GOFFMAN E. (1974), *Frame analysis : An essay of the organization of experience*, Harper Colophon Books.

- HANKS W.F. (1993), « Metalanguage and pragmatic of deixis », in J.A. LUCY (éd), *Reflexive Language – Reported Speech and Metapragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 127-158.
- HANKS W.F. (1996), *Language and Communicative Practices*, Westview Press.
- HANKS W.F. (2005), « Explorations in the Deictic Field », *Current Anthropology* 46, p. 191-220.
- RABENILAINA R.B. (1983), *Morpho-syntaxe du malgache : description structurale du dialecte bàra*, Paris : SELAF.
- RAJAONA S. (1972), *Structure du malgache, Etude des formes prédicatives (grammaire structurale)*, Fianarantsoa : Librairie Ambozontany.
- SACKS H. (1992), *Lectures on Conversation, Volumes I and II*, G. JEFFERSON (ed.), Oxford, Blackwell Publishing.
- SACKS H., SCHEGLOFF E., JEFFERSON G. (1974), « A Simplest Systematics for the Organization of Turn-taking in Conversation », *Language* 50, p. 696-735 (rééd. in SCHENKEIN (éd.) (1978) *Studies in the organization of conversational interaction*, New York, Academic, p. 1-55).
- SILVERSTEIN M. (1976), « Shifters, Linguistic Categories, and Cultural Description », in K.H. BASSO et H.A. SELBY (eds), *Meaning in Anthropology*, University of Mexico Press, p. 11-55.
- SILVERSTEIN M. (2004), « Cultural Concepts and the Language-Culture Nexus », *Current Anthropology* 45 (5), p. 621-652.
- VERDIER M. (2010), *Le Temps des Echanges, Anthropologie linguistique des chats dans les cybercafés de Tananarive (Madagascar)*, Thèse soutenue à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris, 30 juin 2010.